

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 32

Artikel: A la cuisine
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224727>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tristes. Puis le soleil revint, rajeuni, et toutes choses, s'étant donné le mot, sortirent de terre en musique, car les oiseaux chantaient tant que le jour était long.

Benoîte renaissait. Elle retourna et fuma son jardinier d'un air prophétique. Les premières feuilles du prunier rencontrèrent son regard plus perçant que jamais.

Avec le mois de mai les fleurs s'épanouirent, les abeilles se grisèrent de parfums et Benoîte d'admiration muette. Les fruits commencèrent à pousser, minuscules, d'abord, puis gros et luisants. Enfin, après des semaines et des semaines, remontant un jour chez lui, à l'aise, car il voyait le volet fermé et le pieu appuyé contre, en signe d'absence, Paul Paquin remarqua que les fruits se plombaient et que les plus ensoleillés quittaient leur teinte indécise pour tourner au mauve. Sa lèvre pâle s'ourla d'un sourire sensuel.

— Encore deux semaines, songea-t-il, et je crois bien que ça y sera !

La Benoîte, cependant, ne perdait point son temps. Sachant que le menuisier Pelichet possédait une échelle double, elle alla lui demander de la lui prêter. Ce Pelichet était un brave homme, gras et complaisant.

— Est-ce pour la maraude ? questionna-t-il avec un rire puissant.

— C'est pour cueillir mes prunes sans me briser une jambe ! répondit sans hésiter la vieille soursnoise.

— Et combien en a-t-il, de prunes, votre prunier ? Quatre ou bien cinq ?

— Allez seulement le demander aux petits saints du voisinage.

Puis, radoucie, la Benoîte ajouta, songeant à l'échelle :

— Est-ce que je pourrai la garder un paire de jours ?

— Tant que vous voulez !... je ne la sers pas ces temps... Ne vous inquiétez pas. J'irai vous la porter, ce soir, après l'ouvrage. Ça me fera une promenade.

En effet, à la nuit tombante, le menuisier Pelichet poussa le clédar, portant l'échelle en équilibre sur sa robuste épaule.

— Hé ! mère Benoîte ! cria-t-il, voilà l'échelle !

Mais Benoîte, qui était capricieuse et qui n'aima pas tant à dire merci, ne se montra pas. C'est seulement quand elle entendit les pas lourds s'éloigner qu'elle sortit avec précaution pour traîner l'échelle jusqu'au hangar. L'y ayant enfermée à double tour :

— Là !... dors seulement ! lui dit-elle.

Et puis elle s'alla coucher.

Un jour que Benoîte, appuyée à sa barrière, le tricot en main, causait avec une commère, elle vit monter de loin le Paul Paquin.

— Préparons nos discours !... songea-t-elle.

Brusquement, en femme du monde, elle changea le ton de la conversation. L'éclat de ses yeux était tranchant comme une lame de rasoir fraîchement aiguisée. Pourtant elle souriait :

— Oui ! disait-elle lentement, en appuyant de sa voix aigre. Je sors tous les tantôts jusqu'à huit heures... Je vais aux pives, au bois, aux fraises...

— Samedi !... pensait Paul Paquin... Samedi ! chalet, chez la Clémence au Kirsch ; ça m'avancera, vous comprenez... l'hiver est long !... Oui !... je prends mon courage, je ferme bien, je mets la clef dans ma poche...

— Et vos prunes ? questionna la vieille.

Benoîte montra le ciel de son doigt durci par les travaux :

— Le bon Dieu me les gardera !

— Samedi !... pensait Paul Paquin... Samedi !

Et ce mot resta fiché en sa tête comme un clou de charpentier dans une poutre.

Depuis lors, Benoîte, tous les jours, vers une heure et demie, alors que le soleil tapait ferme et que les fruits luisaient à sa lumière bonne, fermait tout, mettait le pieu contre le volet et... se verrouillait en dedans.

Elle restait là, des heures et des heures, tantôt tricotant à la clarté brusque d'un rond de lumière qui se faufilait par un trou du volet, tan-

tôt se mettait aux aguets quand un souffle de brise agita les feuilles, dehors. Et toujours un balai à long manche, aux crins préalablement passés dans la suie du fourneau, reposait à portée de sa main droite.

Rien ne vint.

Le vendredi, cependant, Paul Paquin descendit aux commissions, la hotte au dos, et passa rapidement. Benoîte colla son œil soursnois au trou du volet. Elle attendit une longue heure le retour. Enfin le pas de Paquin retentit, solide et lent, comme quand on monte. Il quitta le sentier, marcha sur l'herbe du pré ; le petit clédar grinça... Le morveux avait détaché la corde si bien nouée par la Benoîte. Sur le pavé blanc de soleil, une ombre glissa...

La Benoîte défaillait de l'ivresse de tenir enfin le « petit saint » et aussi de la douleur de sentir son bien à sa merci. Mais qu'importe ! il allait être pincé, pris, au pied de l'arbre, dans l'angle fermé par les murs, comme dans une souricière.

— Pouah !... le vilain rat !... songea la vieille, les mains crispées au manche du balai.

Mais, tout à coup, l'ombre repassa hâtivement et Paul Paquin gagna le large.

Deux minutes plus tard, Benoîte eut la clef du mystère. La bonne commère Rosine avait dû être aperçue, montant le sentier, par le voleur inquiet. Tarnquillement, elle arrivait, luisante de sueur, bonnasse comme une fleur des champs, dardant en avant ses petits yeux de musaraigne.

— Hé !... Benoîte !... cria Rosine devant la porte verrouillée. Hé !... dormez-vous ? Vous avez eu une visite !...

Peine inutile : Benoîte faisait la morte.

— Vieille folle !... tant pis pour tes prunes ! grommela la visiteuse déçue.

Et elle s'en alla.

Toute la nuit Benoîte veilla, roulant des projets dans sa tête étroite. Le balai ne lui suffisait plus. Soudain une idée lui vint.

Le samedi matin, le ciel était d'un bleu profond, si bleu qu'il en devenait violet ; à le considérer, le regard se perdait. Mais Benoîte s'en inquiétait pas mal, du ciel. Elle remarqua seulement que ses prunes se détachaient dessus, ton sur ton, et que leur reflet joyeux les différenciail seul de l'azur tranquille.

Alors elle descendit vite, s'aidant de son bâton comme d'une troisième jambe, jusque chez Rosine.

— Rosine, lui dit-elle avec persuasion, il faut que vous me rendiez un service. Je vais en commission jusqu'à Loroult. Vous allez monter chez moi pour garder ma maison.

— Monteh !... qu'avez-vous tant de si précieux ?... Savez-vous pas tout coter, comme l'autre jour quand le Paquin voulait vous rendre visite ?

Benoîte ferma volontairement l'oreille :

— Je crains les maraudeurs... par rapport à mes prunes.

— Vos prunes ?... Mais, l'année passée, vous les avez bien mangées, que vous disiez même ment qu'elles étaient tant bonnes...

— Justement !... je veux continuer... Et puis il y en aura quelques-unes pour vous...

Cet argument décida la Rosine. Elle insinua pourtant encore :

— Et pi mon dîner ?

— J'ai une marmite de soupe faite avec mes pommes de terre et des fines herbes, que vous m'en direz des nouvelles... Seulement, laissez bien la porte ouverte et faites fumer la cheminée d'attaque, qu'on voie au moins qu'il y a quelqu'un...

— C'est bon !... fit simplement Rosine. On ira. Loroult est un gros bourg qui étale ses maisons cossues à une heure à pied de Chavenier. Il n'y a rien de beau à voir à Loroult. On n'y va que pour la foire, pour la fête des Mousquetaires et pour des achats.

Un vent frais poussait Benoîte en avant, et tous les blonds épis, mûrs et grainés différemment, faisaient la révérence à son passage, des

deux côtés de la route. On commençait à faucher la moisson et dans les champs la faux méchante abattait, en sifflant, la gloire naïve de coquelicots et des bluets.

Dabord, la Benoîte reconnut des gens de Chavenier. Puis, plus loin, elle ne reconnut plus personne : c'étaient des gens de Loroult, sans doute, et la vieille, soudain grave, serra son cabas plus ferme contre la hanche. Son ombre marchait devant elle, assez cassée à vrai dire, mais poussée par la force qui l'avait menée depuis toujours ; et le bonnet pointu s'allongait aussi sur la route blanche, dessinant, au-dessus des épaules minces et tombantes, un grand pain de sucre, comme un schako de grenadier. C'était une ombre qui avait de la défense !

(A suivre).

B. Vallotton.

A la cuisine. — Madame, à sa cuisinière. — Vous savez, ma fille, chez moi c'est l'habitude de manger les restes.

La cuisinière. — Oh ! madame peut être bien tranquille, je les lui garderai !

Au coin du bois. — Dans une allée très sombre du Bois de Boulogne, un apache avec un énorme gourdin à un promeneur solitaire :

— Dites-moi, monsieur, j'ai besoin d'argent, vous ne voudriez pas m'acheter ma petite badine ?

Bourg-Ciné-Sonore. — Lilian Harvey dans Calais-Douvres au Bourg. — Un yacht, l'« Odysseus » tient la mer depuis quatre ans et onze mois ; encore trente jours et son propriétaire gagnera son pari de 500.000 dollars. C'était compter sans l'apparition de Lilian Harvey, un beau matin entre Calais et Douvres.

« Calais-Douvres » (Croisière d'Amour) fait partie de la série des comédies musicales parlées et chantées en français de la UFA, genre qui a toujours rencontré au Bourg un franc succès.

Des chansons : « Fini l'Amour », « On ne lutte pas contre l'Amour », « Zanzi-Bar ».

Pour la rédaction

J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT



TREUTHARDT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.

Confection pour ouvriers.

Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

DODILLE

LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES
HALDIMAND, 11 DANS UN CADRE CHIC

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne